



## Le Comte est bon

Michel Bourdeau

► **To cite this version:**

Michel Bourdeau. Le Comte est bon. Cahiers de L'Herne, 2017, Michel Houellebecq. <halshs-01402847>

**HAL Id: halshs-01402847**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01402847>**

Submitted on 25 Nov 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Le Comte est bon.

Michel Bourdeau, IHPST (CNRS-PARIS1-ENS)

Dans Saint-Simon, Comte, Fourier et les autres, ce n'était pas tant la qualité des raisonnements que l'ampleur des rêveries et l'acharnement vers une même direction qui soutenaient cette jeune fille.  
M. Barrès, *L'ennemi des lois* (1892).

Le lecteur des *particules élémentaires* ne peut manquer d'être frappé par la forte présence de Comte dans le roman. Le fait est d'autant plus notable que le nom du fondateur du positivisme nous parvient le plus souvent précédé d'une réputation peu flatteuse. Qu'est-ce qui a pu conduire Houellebecq à s'intéresser à ce point à un auteur aujourd'hui largement déconsidéré ? La question a déjà été posée<sup>1</sup>, mais il a semblé opportun de la reprendre. Pour ce faire, les pages qui suivent commenceront par recenser les passages où Comte apparaît dans l'œuvre du romancier. Une première approche rappellera ensuite quelques traits communs aux deux hommes, qui leur ont fourni comme un terrain d'entente. Tout cela pour s'arrêter plus longuement sur les deux points qui semblent avoir le plus retenu l'attention de Houellebecq : le premier, « c'est qu'on est dans ce qu'il appelle l'âge métaphysique, qu'il caractérise par une tendance à argumenter au lieu d'observer : cet âge, ne peut, selon lui, que détruire. La seconde idée, plus simple, est qu'une société ne peut vivre sans une religion quelconque » (2011 p. 20)

Le corpus.

Les références à Comte dans *Les particules élémentaires* (1998) sont d'autant plus remarquables qu'en, dans les oeuvres précédentes, ne les laissait prévoir. Ce sont d'abord deux citations qui servent d'exergue : la première, et la plus longue, extraite de la 48<sup>e</sup> leçon du *Cours de philosophie positive* (1840), se trouve au chapitre 12 de la première partie (p. 68) ; la seconde, extraite cette fois de l'*Appel aux conservateurs* (1855), au chapitre de la seconde partie intitulé *Julian et Aldous* (p. 155). Dans le récit proprement dit, Comte n'apparaît qu'assez tard, au moment de la mort de Jane, la mère des deux demi-frères. Contre les hippies, Michel rappelle que, comme l'avait bien vu Comte, la religion est une activité purement sociale ; à quoi Bruno lui rétorque « Auguste Comte toi-même ! » (257-58). Plus tard, en 2004-2007 à Clifden, Djerzinski « évoquait souvent Auguste Comte, en particulier les lettres à Clotilde de Vaux et la *Synthèse subjective* » (298). Puis c'est du positivisme en général qu'il est question, Hubczejak tentant « une curieuse synthèse entre le positivisme logique du Cercle de Vienne et le positivisme religieux de Comte » (310).

Le héros de *Plateforme* (2001) lit lui aussi le *Cours* : « j'aimais ce texte ennuyeux et dense ; souvent je lisais la même page trois ou quatre fois de suite » (186), — en quoi il ne faisait que se conformer aux règles fixées ailleurs par Houellebecq : « un

---

<sup>1</sup> G. Chabert : « Michel Houellebecq – lecteur d'Auguste Comte », *Revue Romane*, 37-2, 2002, p. 188-204 ; V. Aurorra : « La mesure de l'homme : le positivisme d'Auguste Comte et la mécanique quantique dans *Les Particules Élémentaires* de Michel Houellebecq », *Versants* 43 (2003), p.163-185 ; E. Sartori : « Michel Houellebecq, romancier positiviste », *C.R.I.N.*, vol. 43, n° 1 (juin 2004), p. 143-151.

livre en effet ne peut être apprécié que *lentement* [...] il n'y a pas de lecture sans arrêt, sans retour en arrière, sans relecture » (RV 51). Mais si, à Cuba, il feuillette encore le *Discours sur l'esprit positif* (1844), c'est qu'il n'a pas d'autre livre sous la main, et des biographies de prostituées auraient mieux répondu aux questions qu'il se posait (242). Peu étonnant alors qu'un peu plus loin il confie « je ne lisais plus tellement Comte » (308). Le roman contient encore deux citations. L'une, insérée sans plus d'explication dans le récit, insiste sur ce qui distingue la société familiale ou domestique de la société politique (190). L'autre, qui figure en exergue au chapitre 15 de la deuxième partie, corrige les dérives possibles de la prépondérance accordée sur le tard par Comte à l'affectivité et explique qu'en politique, le pouvoir spirituel n'est jamais qu'un pouvoir modérateur, le dernier mot revenant toujours au pouvoir temporel (327). Hormis une citation en exergue au récit de Daniel 1, 22 (p. 354) rien dans *La possibilité d'une île* (2007), pas plus d'ailleurs que dans *Soumission* (2015). Entre temps, dans *La carte et le territoire* (2010), Comte est un des réformateurs sociaux qui figurent dans la bibliothèque de Michel Houellebecq, quand Jed Martins vient lui rendre visite dans sa maison du val de Loire (?).

Si Comte a ainsi pratiquement disparu des romans depuis une quinzaine d'années, il est encore souvent question de lui ailleurs dans l'œuvre. Dans les *Préliminaires au positivisme* (2003), qui lui sont tout entier consacrés, bien sûr, mais aussi par exemple dans *Ennemis publics* (2008), dans *Apologie de l'action lente* (2009) ou encore dans *Leur XIX siècle* (2011, p. )<sup>2</sup>.

Un terreau commun.

Un intérêt aussi manifeste et aussi constant s'explique par plusieurs raisons. Tout d'abord, celui pour qui « la littérature est, profondément, un art conceptuel » (RV 51) n'est pas seulement un écrivain, c'est aussi un intellectuel, comme Barrès ou Sartre. Mais, à la différence de ces derniers, ce n'est pas, pour employer d'autres catégories, un littéraire mais un scientifique. Comme Comte, il a reçu une formation d'ingénieur et dans ses romans il n'hésite pas à aborder des sujets ardu, comme la physique quantique ou la biologie moléculaire. Aussi est-il sensible au caractère encyclopédique du positivisme, « la seule théorie philosophique [...] donnant une idée exacte de l'importance relative de la science, de la religion, de l'économie, de la politique, des arts... dans l'évolution des sociétés humaines. Il peut donc nous apporter beaucoup. En fait, on n'a guère avancé sur ces sujets depuis Comte ».  
([http://www.lexpress.fr/culture/livre/michel-houellebecq\\_797895.html](http://www.lexpress.fr/culture/livre/michel-houellebecq_797895.html)).

En second lieu, les deux hommes partagent un même regard critique sur la société contemporaine<sup>3</sup> ; ils sont comme viscéralement hostiles au libéralisme, qui détruit le lien social et engendre l'individualisme, avec son cortège de misères. Comte n'ayant

---

<sup>2</sup>Cet inventaire n'est bien sûr pas exhaustif. Il y a encore ça et là de brèves allusions, comme par exemple dans *Lanzarote* p. 'le fondateur du positivisme », aux côtés de Popper sur sa supposée critique de l'historicisme (73 ?)...], sans compter les nombreux entretiens donnés à des journaux ou des hebdomadaires et accessibles sur l'Internet.

<sup>3</sup> Houellebecq n'est pas le seul à avoir remarqué la pertinence du jugement que Comte porte sur ce qu'il appelle *la maladie occidentale* ; voir par exemple D. Lecourt : « on est frappé de l'acuité de son diagnostic sur l'état des sociétés contemporaines » (*L'égoïsme, Faut-il vraiment penser aux autres ?* Editions autrement, 2015 p. 87); ou encore M. Serre : « le positivisme se révèle faible au point où on le croit fort, c'est-à-dire justement la science ou l'histoire, et profond aux lieux où tout le monde le condamne, savoir sur la religion » *Éléments d'histoire des sciences*, Bordas, 357.

rien d'un provocateur, cette attitude résolument antimoderne est certainement pour beaucoup dans l'omerta qui pèse sur son œuvre : « Tout, dans [sa] pensée politique et morale [...] semble fait pour exaspérer le lecteur contemporain » (prél. 5). En troisième lieu, Houellebecq éprouve une réelle sympathie, plus profonde mais moins manifeste, pour le « positivisme complet » de ceux qui avaient accepté de suivre l'auteur du *Cours* dans son tournant religieux et reconnaissent « la prépondérance continue du cœur ». La place occupée par la sexualité dans l'œuvre tend à faire oublier l'existence d'un fort fond romantique chez Houellebecq. *Plateforme*, a-t-il dû rappeler, est d'abord un roman d'amour. Parmi les écrits de Comte qu'évoquait Djerzinski, les lettres à Clotilde sont mentionnées en premier et des personnages comme Isabelle, dans *Les particules élémentaires*, ou Suzanne, dont « [l]a nature était d'aimer, comme la vache de paître » dans *La possibilité d'une île* (315), témoignent d'une tendance à idéaliser « le sexe affectif », omniprésente chez Comte après 1848.

Enfin, sans que ce soit jamais clairement dit, il est permis de penser qu'il existe une affinité secrète entre celui qui affirmait « la structure est le seul moyen d'échapper au suicide » (RV 15) et celui qui en 1827 s'était jeté dans la Seine depuis le Pont des arts. La recherche de systématisme, poussée jusqu'au paroxysme par l'auteur de la *Synthèse subjective*, semble bien en effet un mécanisme de défense de la part de quelqu'un qui se savait menacé par le retour de la maladie. « Nul n'apaise mieux que Comte », notait déjà Alain<sup>4</sup>. Il s'agit là d'un des aspects sans doute les plus méconnus du positivisme complet qui, en nous enjoignant de « régler le dedans par le dehors », confie au monde extérieur une fonction morale. Abandonné à lui-même, l'être humain serait en effet sans cesse ballotté au gré d'humeurs inconstantes (le dedans). Seul l'ordre du monde (le dehors) peut lui fournir les points fixes, les repères lui permettant d'échapper à cette existence erratique. Toutefois, ce que Houellebecq nous invite à retenir de Comte concerne avant tout la métaphysique et la religion.

#### La métaphysique.

Chez Houellebecq, *métaphysique* sert avant tout à qualifier certains bouleversements sociaux d'une ampleur telle qu'ils permettent de scander l'histoire de l'humanité. C'est ainsi que dans *Les particules élémentaires*, l'avènement du christianisme (p. 7-8), la révolution scientifique du XVII<sup>e</sup> siècle (160) ou la période actuelle, avec son libéralisme tous azimuts et ses manipulations génétiques, sont présentés comme des mutations métaphysiques. Il est assez facile de voir là une variation sur la loi des trois états qui résume la philosophie de Comte. Entre les deux positions, il existe toutefois toute la distance qui sépare un état d'une mutation, passage d'un état à un autre. Il ne peut y avoir qu'un seul état alors qu'il y a trois mutations. Il est vrai que pour Comte, l'état métaphysique est essentiellement transition, passage de l'état théologique à l'état positif. Il participe des deux, Platon, par exemple, tirant la métaphysique du côté de la théologie, et Aristote du côté de la positivité. Fondamentalement, toutefois, la métaphysique est plus proche de la théologie car, si elle change les réponses apportées par celle-ci (elle invoque non plus

---

<sup>4</sup> Alain, *Histoire de mes pensées*, Paris, Gallimard, 1944 (= 1936 ??), p. 203; Ch. Maurras, pour une fois, était du même avis: « Quelquefois, au milieu des paisibles nuits de travail, une crise d'incertitude, causée par la fatigue, jette l'esprit dans le trouble et la confusion. [...] j'estime heureux les hommes de ma génération qui, sans être positivistes au sens propre du terme, peuvent, en pareil cas, se souvenir de la morale et de la logique de Comte » (*Romantisme et révolution*, Paris, Nouvelle librairie nationale, 1922, p. 91).

des agents surnaturels mais des entités abstraites), elle en conserve les questions et continue à chercher non les lois mais les causes. Aussi Comte parle-t-il volontiers d'état théologico-métaphysique.

A chacun de ces états correspond différents types de vie économique, religieuse, comme de théories philosophiques ou scientifiques. On distinguera ainsi une politique théologique (au XVIIe siècle, Bossuet écrit encore une *Politique tirée de l'écriture sainte*), une politique positive, et une politique métaphysique, par où il faut entendre la philosophie politique classique, de Hobbes à Rousseau. Le sort singulier réservé à la politique positive tient pour une bonne part à son hostilité pour cette politique métaphysique qui continue à nous servir aujourd'hui encore de référence. Pour Comte la métaphysique, de façon générale, est dissolvante, critique<sup>5</sup>. C'est le cas ici. La politique métaphysique a été expressément conçue pour détruire l'Ancien Régime ; mais ce but a été atteint et désormais, d'utile elle est devenue nuisible : « des machines de guerre ne sauraient, par une étrange métamorphose, devenir subitement des instruments de fondation » (*Plan des travaux* (1822) in EJ 247). De là, chez Comte, la critique des droits de l'homme (« il n'y a pas de liberté de conscience en astronomie » (op. cit. 246)) et du régime parlementaire, qui le font passer pour un précurseur du totalitarisme, ce qui n'a pas grand sens. Si Houellebecq se reconnaît assez bien dans cette critique des institutions politiques modernes, il reproche à Comte de s'être, sur d'autres points, lourdement trompé. Contrairement à ce qu'espéraient les positivistes, nous ne sommes toujours pas disposés à sortir de l'état métaphysique, sinon « par en bas ». « Toute sa philosophie n'est en somme rendue possible que par une gigantesque erreur d'appréciation historique. Ses prémisses n'étant pas réalisées, et n'étant pas en voie de l'être, son action éventuelle ne peut se situer que dans un futur indéfini » (Prél. 8).

Cieux vides.

Dans la mesure où elle occupe une grande place dans l'œuvre de Houellebecq, la question religieuse est infiniment plus complexe. Son premier livre, *Rester vivant, méthode*, a été écrit sous l'influence de St Paul, a-t-il confié à un journaliste ; le devenir de la secte des Elohimites (?) sert de trame à *La possibilité d'une île* ; pour ne rien dire de *Soumission*. Quant à l'homme, il a été vivement interpellé par le brutal effondrement du catholicisme dans des pays comme l'Espagne ou l'Irlande, où celui-ci était omniprésent il y a encore quelques dizaines d'années. Pour lui, le religieux se situe au carrefour de deux disciplines, la biologie et la sociologie. Si en effet la religion est d'abord un phénomène social, son ressort profond n'est autre que le refus de mourir.

*Biologie, trans-humanisme et utopie*. Pour démêler la situation, le mieux est de revenir à la formation d'ingénieur agronome de Houellebecq, qui sert d'arrière plan à l'ensemble de la discussion. Ainsi de la sexualité. Si la libération des mœurs est un phénomène social, une des grandes questions par là posées porte sur la part à accorder, dans ce qui touche à la sexualité, à la recherche du plaisir et à la reproduction de l'espèce. Or il est remarquable que, dans les deux cas, nous sommes renvoyés à la question de la mort. D'un côté, l'erreur d'Aldous Huxley, un des maîtres à penser du mouvement hippie, est « d'avoir sous-estimé l'augmentation de l'individualisme produite par une conscience aigüe de la mort » (p160). Le culte du corps dans notre société conduit à « noyer le sentiment tragique de la mort dans la

---

<sup>5</sup> Sur la conception comtienne de la métaphysique, voir M. Bourdeau : *Les trois états*, Paris Le cerf 2007, chap. VII.

sensation plus générale et plus flasque du vieillissement » (pé121). Pour Esther et ses amis, Daniel 1 est vieux, et cela suffit à créer entre eux un fossé infranchissable. De l'autre côté, pour le biologiste qu'est Djerzinski, c'est l'étroite relation longtemps posée entre mort et sexualité qui le pousse à chercher à mettre fin « à la sexualité comme modèle de reproduction » (pé163 et 312). A cet égard, le roman de 2007 se situe dans le prolongement de celui de 1998, Savant parvenant à réaliser le rêve de Djerzinski : produire « une nouvelle espèce, asexuée et immortelle, ayant dépassé l'individualité et le devenir » (pé, 308).

C'est par cette convergence avec des mouvements en plein essor dans notre société (trans-humanistes, partisans du clonage ou de la biologie de synthèse) que le chemin de Houellebecq croise celui des réformateurs sociaux. Il ne faut pas en effet se leurrer sur l'intérêt manifesté à leur égard. Il est clair que ce n'est pas la voie choisie par Houellebecq et ce serait donc une erreur de voir en lui un réformateur. S'il peut reprendre à son compte la critique de la politique métaphysique, ce n'est pas pour se rallier à la politique positive, pas plus d'ailleurs qu'à quelque projet de réforme politique que ce soit. Leur lieu de rencontre a nom *utopie*. Utopies biomédicales et utopies sociales ne sont en effet que deux façons différentes d'atteindre un même but : améliorer la condition humaine. Ce lien est renforcé par un commun rapport à la mort, direct dans un cas, indirect dans l'autre. Comme chacun sait en effet, les utopies sociales ont souvent pris une forme religieuse ; or, qu'est-ce qu'une religion, sinon une tentative pour triompher de la mort ? « à partir du moment où on ne croit plus à la vie éternelle, il n'y a plus de religion possible » objectait Bruno à son Auguste Comte de frère (pé 258).

*Houellebecq et la religion de l'Humanité*. L'extension du concept d'utopie étant mal définie, on peut s'interroger par exemple sur l'existence d'une dimension utopique dans la religion. Il n'est donc pas surprenant que les rapports tant de Houellebecq que de Comte à l'utopie soient complexes<sup>6</sup>. Néanmoins les différents ingrédients qui viennent d'être décrits sont présents chez ce dernier. Si son appartenance à la lignée des réformateurs sociaux ne fait pas problème, on sait moins qu'il a proposé toutes sortes d'utopies biomédicales : prolonger la vie humaine, séparer reproduction et sexualité, rendre les vaches carnivores, etc...<sup>7</sup>. Quant à la religion positiviste, en tant qu'elle vise à régler chaque existence et rallier les individus, elle s'en tient à l'ici-bas et n'a que faire de l'au-delà. Cependant, il n'y a pas de plus grave erreur que de réduire le lien social à la solidarité existant entre des contemporains, au détriment de la continuité, tout aussi forte quoique moins sentie, qui nous unit à nos prédécesseurs. « Vivre avec les morts constitue l'un des plus précieux privilèges de l'humanité » (1848 p. 290) et c'est même cette dette envers les générations passées qui définit la loi de l'ordre humain : les vivants sont nécessairement et de plus en plus gouvernés par les morts.

La religion de l'Humanité est ainsi amenée à accorder à la mort ou plutôt aux morts une place centrale. Les morts continuent en effet à vivre, de ce que Comte appelle une vie subjective. Elle consiste à « subsister en autrui [, ce qui] est un mode très réel d'existence » (48, p. 371). Le culte positiviste a pour fonction première

---

<sup>6</sup> Voir respectivement L. Betty : « Michel Houellebecq and the Promise of Utopia », *French Forum*, 2015, vol. 40, 2-3, p. 97-109 et Mike Gane : « Travel to Isidore »...

<sup>7</sup> Voir J.-Fr. Braunstein :

d'entretenir la vie subjective des êtres chers et des grands hommes<sup>8</sup>. En particulier, le culte public tel qu'institué par le calendrier positiviste est un système de commémoration destiné à entretenir le sens de la continuité et à assurer l'immortalité, subjective, à ceux qui se sont distingués par les services qu'ils ont rendus à l'humanité.

Sur ce point encore, nous dit Houellebecq, Comte a lamentablement échoué. S'il est vrai qu'il « fut le premier, absolument, à tenter de donner au monde social une nouvelle base religieuse » (Prél. 12), il n'avait pas compris que la promesse d'une vie subjective laisse entier le problème de la mort. Le désir d'immortalité implique l'abolition de la mort objective<sup>9</sup>. Pas étonnant alors que la religion de l'Humanité n'ait jamais compté qu'une petite poignée de fidèles. « La survie théorique dans la mémoire des hommes, tout le monde s'en fout » (*Ennemis publics*, p. 178). Avec ce constat, Houellebecq n'a toutefois pas dit son dernier mot. Ce qui ressort de *La possibilité d'une île* conforte le pessimisme d'un lecteur assidu de Schopenhauer, puisque c'est l'échec à rendre l'éternité intéressante (*Apologie de l'action lente*) L'immortalité physique, loin d'abolir la religion, la rendra à nouveau possible. « Ce que Comte nous fait entrevoir, c'est que cette religion, religion pour immortels, restera presque autant nécessaire » (Prél. 13).

« J'ai réussi à en finir avec Nietzsche. Mais, dans la plupart des autres cas, je n'ai pas réussi à terminer la conversation » (2011, 10). Sur la religion, il semble donc bien que Houellebecq n'en ait pas tout à fait fini avec Comte. L'occultation partielle qui s'est produite après *Plateforme* ne tiendrait alors pas tant à une perte d'intérêt qu'aux difficultés rencontrées pour faire partager cet intérêt à ses lecteurs : « je n'arrive pas à rendre évident dans mes livres tout ce qui concerne les problèmes non résolus qu'a posés la Révolution française dans la société : j'échoue à persuader que cette problématique est d'actualité » (2011, 20). Il est possible que le romancier pêche ici par modestie et qu'en fait il ait contribué à réveiller l'intérêt pour des problématiques un temps mises de côté. D'ailleurs, plutôt que de s'interroger sur les motifs d'une occultation, ne vaudrait-il pas mieux se demander : pourquoi, malgré tout, Comte occupe-t-il, dans l'œuvre de Houellebecq, plus de place que Schopenhauer, avec qui pourtant il se reconnaît plus d'affinité ?

---

<sup>8</sup> Sur les difficultés auxquelles se heurte l'institution de cette vie subjective, voir CP 155-165 ; c'est sans doute à ce passage que fait référence Houellebecq dans *Préliminaires* p.12.

<sup>9</sup> Comte ne se prononce pas sur la question de savoir si la mort est ou non nécessaire à la vie (CPP, 43<sup>e</sup> l., H 819 et SPP 1 589-90) mais, quand on passe de la biologie à la sociologie, la réponse est claire : « il ne faut pas se dissimuler que notre progression sociale repose essentiellement sur la mort ; c'est-à-dire que les pas successifs de l'humanité supposent nécessairement le renouvellement continu, suffisamment rapide, des agents du mouvement général » (CPP, 51<sup>e</sup> l., H 2012 p. 280).